

>>> Quoi qu'il en soit, il s'amuse des difficultés que rencontrent les nouveaux arrivants, qui débarquent dans l'univers de débrouille de Slab City. « Ils arrivent ici et ne savent plus quoi faire d'eux-mêmes. "Où puis-je trouver des toilettes?" On est dehors, alors partout! "Est-ce que vous possédez le terrain?" Manifestement non! "Avez-vous la permission d'être ici?" » Ces questions, nos décroissants les interprètent comme des preuves que beaucoup d'humains sont devenus de véritables assistés, qu'ils ne savent plus vivre en dehors du cadastre et des règles. Mais Caveman et Cornelius ont-ils vraiment aujourd'hui davantage prise sur leur vie? Ont-ils le discours de leur situation... ou la situation de leur discours? Difficile de savoir dans quelle mesure ils sont les maîtres ou les sujets de leurs destins et si leur discours justifie un choix ou... une absence de choix.

Nous aussi, en arrivant, nous avons demandé où étaient les toilettes et où nous pouvions nous laver. En effet, les grandes idées qui soutiennent le mode de vie local, aussi cohérentes soient-elles, ne purifient pas l'eau stagnante. Et celle des sources chaudes dans lesquelles vont faire leurs ablutions les habitants de Slab City, ainsi que bon nombre de leurs chiens, est une véritable épreuve pratique. Dans le bassin saumâtre se dissolvent tout à coup les grandes plaidoiries pour la sobriété volontaire... Trêve de discussion: on se baigne dans cette eau-là, ou pas? Réflexion faite, on attendra de croiser le prochain dîner pour profiter de ses lavabos. Et quel soulagement on ressent en tournant alors un robinet! Quelques jours à Slab City suffisent à prendre conscience que la simplicité, c'est loin d'être simple.

La décroissance forcée?

En revanche, piquer une tête dans l'eau glaciale du canal, perdu entre les collines du désert, pour se rafraîchir les idées, oui, pourquoi pas! Une fois débarrassée de sa jambe en plastique et de ses vêtements, Cornelius plonge nue, suivi par Caveman. Mais pas le temps de se croire dans la scène mythique d'*Easy Rider*, puisque les 10 °C de cette eau nous laissent juste le temps d'entrevoir une certaine fraîcheur qui manque au fond du désert de Slab City. Outre la bibliothèque du bonheur « destroy » et les serpents à assommer, il vaut mieux ne pas rouler trop près de la yourte du voisin, connu pour viser avec sa carabine à air comprimé les passants qu'il juge trop dérangeants.

Petit monde post-apocalyptique, Slab City se trouve juste à côté de Salton Sea, ce lac autrefois balnéaire aujourd'hui bordé de maisons abandonnées et de cadavres de poissons, tués par la pollution extrême de ses eaux. Un paysage où se mêlent la beauté et la putréfaction. Le long des allées sablonneuses de Slab City se côtoient la création, les idées neuves, la bibliothèque du désert... et des formes de destruction qui peuvent faire froid dans le dos si l'on imagine qu'ils préfigurent le futur de la civilisation. L'avenir sera-t-il décroissant au sens où l'entendent les adeptes de la décroissance, ou décroissant dans un sens plus littéral, celui d'un recul vers l'archaïque?

« Le capitalisme, affirme Cheryl derrière le comptoir de la librairie *Bound Together* de San Francisco, a déjà



Ma vie est géniale, alors que je n'ai plus rien, à part quelques livres, de la nourriture et un abri.

Roger, ex-businessman victime de la crise des subprimes



commencé à s'autodétruire, à cause de sa stupidité et de son avidité. Beaucoup de gens vont prendre conscience que la décroissance sera la seule option, et elle prendra le relais. Ça ne viendra pas forcément d'eux-mêmes, ils y seront contraints, prophétise-t-elle. Mais ce sera une bonne chose, car la décroissance ne signifie pas une baisse de la qualité de vie. »

En attendant son implosion prophétisée par Cheryl, le capitalisme produit des crises parfois dévastatrices. Ainsi la vie de Roger, 72 ans, a-t-elle volé en éclats en 2009, au plus fort de la crise des subprimes. Cet ancien propriétaire d'hôtels s'est retrouvé décroissant malgré lui. Quelques années plus tard, installé dans un modeste mobil-home de la banlieue de Tampa, en Floride, cette force de la nature à qui l'on donnerait vingt ans de moins considère comme une chance ce qu'il voyait à l'époque comme un désastre. « Après avoir travaillé comme un forcené pendant trente ans, j'ai tout perdu: mes deux hôtels, ma maison et même ma femme. C'était très dur, rembobine Roger. Mais, finalement, ma vie est géniale aujourd'hui, alors que je n'ai plus rien, à part quelques livres, de la nourriture et un abri. Mais de quoi d'autre a-t-on besoin? On trime douze heures par jour pendant des années pour avoir une grande maison, des grosses voitures et des bateaux, sans jamais en profiter. Ça n'a pas de sens! La majorité des Américains ne se pose même pas la question: quand ils ont de l'argent, ils pensent à l'investir! » Roger conclut: « À 72 ans, je n'ai plus envie de brader ma vie. J'ai envie d'en profiter. Aujourd'hui, tout ce que j'ai, j'apprends à l'aimer. »

Mais cet « aujourd'hui » dont nous a parlé l'ancien businessman date de notre rencontre, il y a plusieurs mois. Depuis, il s'est lassé de son mobil-home où l'on entendait parfois des coups de feu dans le voisinage et a admis qu'il se sentait oppressé par les va-et-vient réguliers de la police dans ce quartier difficile de Tampa. Lui qui se réjouissait de ne plus posséder que quelques livres a fini par tous les avoir lus. Il s'est remis au volant de son van et est de nouveau reparti à la recherche d'une autre vie plus simple, ailleurs. /